

suivant le temps qu'il a fait.

Dépouillement.—Lorsque le tabac est sec, ce que l'on reconnaît à la couleur brune des feuilles, on profite d'une journée pluvieuse; on ouvre les portes et les fenêtres et lorsque les feuilles sont assez molles pour ne pas le briser en les travaillant, on les descend et on étend par tas sur le plancher, les pointes des feuilles en dedans; puis on prend les pieds un par un, on enlève les quatre à cinq premières feuilles du bas, on en fait un tas, et l'on fait autant à celle du milieu et du haut, ces dernières étant celles qui donnent le meilleur tabac.

Lorsqu'on a séparé les feuilles, on en prend dix à douze, et après les avoir liées ensemble on les place sur le plancher, les feuilles bien étendues, la pointe en dedans, le coton en dehors (des deux côtés) et de telle sorte que chaque rang se superpose sur l'autre à la longueur de sept à huit pouces, afin que la pile soit partout de la même épaisseur, au centre comme aux deux côtés.

On place ensuite des planches sur la pile avec quelque chose de pesant dessus, et on le laisse jusqu'à ce que le tabac chauffe un peu, quelquefois cinq à six jours, d'autres fois deux ou trois semaines, et plus. C'est le seul temps de faire chauffer le tabac (si c'est même nécessaire); car le faire chauffer pendant qu'il est vert, c'est vouloir lui faire perdre une partie de ses qualités.

Après cela, on peut le mettre dans des boîtes que l'on ferme, où on peut le laisser pendant un an; car plus le tabac est vieux meilleur il est.

LS. N. GAUVREAU.

Iso-Verte, 1er avril 1875.

Autre manière de préparer le tabac lorsqu'il est sec.—

Lorsque toutes les feuilles sont séparées et mises par tas, on les prend une par une, on ôte la côte principale, puis on les met dans une grande boîte par rang de cinq à six feuilles d'épaisseur.

On arrose chaque rang avec de la mélasse dans laquelle on a mis un peu de brandy et fait dissoudre du sel de cuisine, environ deux cuillères par trois demiards, afin d'empêcher le tabac de moisir.

Lorsque la boîte est remplie, on met des planches sur les feuilles de tabac, et une barre de bois franc sur le travers des planches; puis on met un étauçon vis-à-vis, et avec des coins on presse fortement les feuilles.

Au bout de trois mois, le tabac étant bon à fumer, on le coupe par morceaux, comme le savon, au fur et à mesure qu'on veut s'en servir. De cette manière le tabac garde toute sa force et est plus facile à couper.

L. N. G.

CULTURE DU TABAC EN VIRGINIE ET DANS LE MARYLAND.

Nous croyons que nos lecteurs ne liront pas sans intérêt le *Petit traité suivant sur la culture du tabac en Virginie et dans le Maryland.*

Nous traduisons de l'anglais.

La culture du tabac demande une terre douce, médiocrement forte, unie, profonde, et qui ne soit pas sujette aux inondations; les terres neuves lui sont plus propres que celles qui ont déjà servi. On sème le tabac sur couches ou en pleine terre, dans les premiers jours du printemps, plus tôt ou plus tard, selon que cette saison est plus ou moins avancée. Quand on le sème en pleine terre, on a soin de le couvrir à la moindre apparence de froid; ou en mêle la graine avec six fois autant de cendre ou de sable, parce que si on la semait seule, sa petitesse la ferait pousser trop épais et

il serait impossible de transplanter le tabac sans l'endommager. On sarcole avec attention les couches ou les planches sur lesquelles il a été semé; on ne laisse autour de lui aucune mauvaise herbe, dès qu'on peut le distinguer; enfin, il doit toujours être seul et bien net.

Le terrain destiné à transplanter le tabac doit avoir été labouré à la charrue ou à la bêche, et avoir été rendu aussi meuble et doux qu'il est possible. S'il est exposé au midi, en pente douce ou dans un champ garanti des vents du nord et nord-est, le succès de la plantation est plus assuré. On le partage en allées distantes de 3 pieds les unes des autres, et parallèles, sur lesquelles on plante en quinconce des piquets éloignés de 3 pieds. Pour cet effet, on étend un cordeau divisé de 3 en 3 pieds par des nœuds, ou quelques autres marques apparentes, et l'on plante un piquet en terre à chaque nœud ou marque. Après qu'on a achevé de marquer les nœuds du cordeau, on le lève, on l'étend 3 pieds plus loin, observant que le premier nœud ou marque ne corresponde pas vis-à-vis d'un des piquets plantés, mais au milieu de l'espace qui se trouve entre deux piquets; et on continue ainsi successivement tout le terrain avec des piquets, afin de mettre à leur place les plantes qui, de cette manière, se trouvent plus en ordre, plus aisées à sarcler et à une distance suffisante pour prendre la nourriture qui leur est nécessaire. L'expérience fait connaître qu'il est plus avantageux de planter en quinconce qu'en carré, et que les plantes ont plus d'espace pour étendre leurs racines et pousser leurs feuilles, que si elles formaient des carrés parfaits.

Il faut que la plante ait au moins cinq à six feuilles, pour pouvoir être transplantée; il faut encore que le temps soit pluvieux ou tellement couvert, que l'on ne doute point que la pluie ne soit prochaine: car si l'on transplante en temps sec, on risque de perdre son travail et ses plantes. On lève les plantes doucement et sans endommager les racines: on les couche proprement dans des paniers, et on les porte à ceux qui doivent les mettre en terre; ceux-ci sont munis d'un plantoir d'un pouce de diamètre et d'environ 15 pouces de longueur.

Ils font avec ce plantoir un trou à la place de chaque piquet qu'ils lèvent, et y mettent une plante bien droite, les racines bien étendues; ils l'enfoncent jusqu'à l'œil, c'est-à-dire jusqu'à la naissance des feuilles les plus basses, et pressent mollement la terre autour des racines, afin qu'elles soutiennent la plante droite sans la comprimer. Les plantes ainsi mises en terre, et dans un temps de pluie, ne s'arrêtent point, leurs feuilles ne souffrent pas la moindre altération; elles reprennent en vingt-quatre heures, et profitent à merveille.

Un champ de cent pas en carré contient environ dix mille pieds: on compte qu'ils faut quatre hommes pour les entretenir, et qu'ils peuvent rendre quatre mille livres pesant, selon la bonté de la terre, le temps où on a planté et les soins qu'on en a pris; car cette plante en exige beaucoup.

Un mois après que les jeunes tabacs ont été transplantés, ils ont à-peu-près la hauteur d'un pied. On a soin de les sarcler souvent.

Lorsque les plantes sont arrivées à la hauteur de 2 pieds et demi ou environ, et avant qu'elles fleurissent, on les arrête; c'est-à-dire qu'on coupe le sommet de chaque tige pour l'empêcher de croître et de fleurir; et en même temps on les dépouille des feuilles les plus basses, comme plus disposées à toucher la terre et à se remplir d'ordures. On ôte aussi toutes celles qui sont vieilles, piquées de vers, ou qui ont quelques dispositions à la pourriture, et on se contente